



HAL
open science

Fuir le temps de peur qu'il ne se sauve : Refus de l'Histoire et construction d'une temporalité non-linéaire dans La Marche de Radetzky

Pierre-Yves Modicom

► To cite this version:

Pierre-Yves Modicom. Fuir le temps de peur qu'il ne se sauve : Refus de l'Histoire et construction d'une temporalité non-linéaire dans La Marche de Radetzky. *Austriaca: Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche*, 2013. halshs-01571531

HAL Id: halshs-01571531

<https://shs.hal.science/halshs-01571531>

Submitted on 22 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fuir le temps de peur qu'il ne se sauve :

Refus de l'Histoire et construction d'une temporalité non-linéaire dans *La Marche de Radetzky*

+++ version auteur ++ l'article est paru dans le n°77 d'*Austriaca* ++

Qualifier Joseph Roth de mythographe nostalgique peut sembler une tentation facile au regard de la réception courante de son œuvre dans le domaine public. Mais par-delà la formule, la catégorie du mythe offre accès à un aspect crucial de *La Marche de Radetzky*, le malaise face à l'inéluctable linéarité du temps historique. Le mythe, selon l'analyse qu'en propose Eliade,¹ est, à la manière de ce qu'esquisse Roth à plusieurs moments, la convocation nostalgique d'un pré-temps situé hors de l'Histoire et qui ne s'écoule que de manière cyclique. On s'attachera donc au traitement par Roth de telles poches de temporalité mythologique, conçues par les personnages et/ou par le narrateur comme des refuges en dehors de linéarité malheureuse du temps historique.² Le traitement du devenir historique dans *La Marche de Radetzky* n'est pas qu'une affaire de nostalgie : Roth se fait aussi l'analyste des délices et poisons de l'escapisme anti-historique tel qu'il préexistait à la chute de la Monarchie.

Inéluctabilité du devenir historique et rêves de cyclicité Le fantasme d'un temps cyclique et anti-historique est un motif structurant de *La Marche de Radetzky*. En surface même, Roth montre à plusieurs reprises toute l'importance politique et symbolique que la double Monarchie attribue à des rites conçus comme des défis à l'Histoire. La vie de la Monarchie repose sur la négation de son historicité et sur l'attribution d'un fondement divin à l'ordre social.³ L'allusion la plus manifeste à cette construction institutionnelle est sans nul doute la procession de la Fête-Dieu.⁴ Mais au-delà, la vie quotidienne est elle-même caractérisée par la cyclicité. Cela vaut pour l'existence bien réglée du préfet ou pour celle de l'Empereur, fait d'habitudes intangibles et de confusion des générations. Le souverain apparaît comme un Dieu hors du temps,⁵ architecte d'un éternel retour aussi

1 Mircea Eliade, *Aspects du Mythe*, Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 1988.

2 Sur cette question de la linéarité malheureuse du temps historique, voir entre autres Ulrike Steierwald, *Leiden an der Geschichte: Zur Geschichtsauffassung der Moderne in den Texten Joseph Roths*, Würzburg : Königshausen und Neumann, coll. Epistemata, 1994.

3 Le rapport entre ordre politique, acte de foi et ritualisation de l'existence a été bien analysé par Eric Santner : « Geschlossenheit, Geschichte und Welt in Joseph Roths *Radetzky* », *The Rocky Mountain Review of Language and Literature* 36.1, 1982, p. 45-59.

4 Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, Paris : Seuil, coll. Points, 2005 (ci-après MR), p. 234-236 ; édition allemande utilisée : *Radetzky*, München, dtv, 2007, p. 233-235. On donnera dorénavant la pagination française, suivie de la pagination allemande entre crochets (MR p. 234-236 [p. 233-235]).

5 Malgré la persistance fâcheuse d'une goutte au bout du nez, qui nous renvoie au topos de la coexistence entre satire

impeccable qu'illusoire, à la manière des parades et des uniformes qu'il aime tant. Le caractère illusoire de cette construction n'est pas occulté : l'atmosphère mélancolique prégnante qui se dégage du roman est largement due à cette incapacité des personnages à prendre leur parti de l'histoire linéaire, combinée à une conscience latente de l'existence irréductible de celle-ci. Pour tous, cette conscience amère porte un même nom : Solférino. *La Marche de Radetzky* s'ouvre par l'entrée dans l'Histoire,⁶ et elle est le récit d'un échec à construire une bulle d'anti-histoire après la Chute.

Cette contradiction se manifeste dans les passages où le fil de la narration s'interrompt au profit de prolepses systématiquement envisagées selon un point de vue rétrospectif. Celui-ci s'observe dans le choix des adverbes de temps, notamment *schon*, « déjà »⁷ qui vient inscrire les événements sur un axe orienté menant à la guerre et à la mort. Ce mouvement rappelle à tous le point de vue depuis lequel le roman est narré, un regard porté après la catastrophe sur un passé à jamais perdu. L'avenir est déjà écrit et Roth comme le lecteur savent à quoi s'en tenir sur l'issue d'une Histoire d'ores et déjà en marche, comme le montrent les passages suivants :

Ils ne savaient pas alors que chacun d'eux, sans exception, rencontrerait la mort quelques années plus tard. Aucun n'avait l'ouïe assez fine pour entendre tourner les rouages énormes des moulins secrets qui commençaient déjà à moudre la grande guerre.⁸

Peut-être sentaient-ils déjà, sur leurs épaules, le souffle de la mort qui devait tous les prendre quelques années plus tard ? Oui, ils sentaient, sur leurs épaules, le souffle glacé de la mort.⁹

Notons que dans ces deux passages, la stratégie grammaticale choisie en allemand pour rendre le futur dans le passé passe par l'emploi du verbe *sollen*, « devoir », qui correspond à un futur proche associé à l'idée de fatalité.¹⁰ Le narrateur inscrit l'intrigue dans une linéarité d'autant plus

et sacralisation de la monarchie chez Roth. Pour un commentaire de cet aspect de la réception, cf. David Dollenmayer, « History and Fiction : The Kaiser in Joseph Roth's *Radetzky* », *Modern Language Studies* 16.3, 1986, p. 302-310.

6 Que Solférino soit la Chute paraît confirmé, dans le cas de l'Empereur, par le fait qu'il tombe réellement, et dans le cas du capitaine Trotta, par la césure avec l'univers du père qu'induit l'acte héroïque ainsi que par la découverte du mensonge : l'entrée dans l'Histoire est la perte de l'innocence.

7 cf. notamment MR p. 115, 165, 237, 334 [p. 111, 159, 235, 337]

8 MR p. 115-116 ; « Damals wussten sie noch nicht, dass jeder von ihnen, ohne Ausnahme, ein paar Jahre später mit dem Tod zusammentreffen sollte. Damals war keiner unter ihnen scharfhörig genug, das grosse Räderwerk der verborgenen, grossen Mühlen zu vernehmen, die schon den grossen Krieg zu mahlen begannen. » [p. 111]

9 Sie spürten vielleicht schon den Atem des Todes, der ein paar Monate später sie alle ergreifen sollte, am Nacken ergreifen ! Und sie verspürten im Nacken den eisigen Hauch des Todes. [p. 336-337]

10 cf. notamment le passage correspondant de l'article *sollen* dans le dictionnaire de Grimm (*Deutsches Wörterbuch*

inéluçtable qu'elle est envisagée rétrospectivement. Ce faisant, il réaffirme l'intangibilité du temps historique pour mieux souligner l'aveuglement des personnages. Certes, à plusieurs reprises dans le texte, l'Histoire semble bien se faire cyclique en-dehors même de la volonté des personnages, mais cette cyclicité-là souligne paradoxalement un déclin on ne peut plus linéaire : Charles Joseph sauve le portrait de l'Empereur là où son grand-père en a sauvé le modèle, il se brise la clavicule gauche en faisant tirer sur la foule lors d'une opération de police là où son grand-père se l'est fracturée en protégeant le monarque de balles tirées sur le champ de bataille.

Roth semble toutefois proposer une autre échappatoire à ceux que l'historicité inquiète : un temps qui ne soit ni linéaire ni faussement cyclique, mais qui soit une authentique survivance du temps antérieur à l'Histoire. Ce temps-là ne peut être que celui de la Nature. Il prend d'abord la forme d'un espace, les marches slaves de la Monarchie, au Sud (la Slovénie fantasmée) et surtout à l'Est, cette Galicie où se passe la deuxième moitié du roman et où naquit Joseph Roth.

Vers l'état de nature

Le traitement de la Galicie dans le roman s'inscrit dans toute une veine de la littérature autrichienne à partir des années 1880 et dans la génération suivante. Depuis les partages de la Pologne, la Galicie et la Bucovine constituent la marche russe de l'Empire (la Galicie est l'ancienne « Russie rouge »). Aux charmes orientalistes de la frontière avec un pays perçu comme menaçant et profondément asiatique¹¹ s'ajoutent deux autres facteurs d'exotisme : le premier facteur est le surinvestissement colonial(iste) de ces régions pionnières, d'autant plus fortement arrimées à l'État central que leur appartenance à la monarchie est douteuse et que le voisin représente une menace. Le deuxième facteur est la coexistence sur un même territoire de nombreux groupes nationaux différents et parfois mal identifiés : à côté des Allemands ou des Polonais se trouvent les Ruthènes, terme attrape-tout pour désigner les Slaves de l'Est de la monarchie, dont la plupart, mais pas tous, furent progressivement assimilés aux Ukrainiens. Cette vision des confins orientaux se retrouve dans plusieurs passages du roman. En particulier, la dimension « civilisatrice » du discours colonialiste autrichien rejaillit dans la description de paysans ruthènes vivant en harmonie avec la nature, en dehors des vicissitudes d'une Histoire identifiée à la mort, à la violence et à la politique : les « paysans ukrainiens » ne savent pas que l'Impératrice est morte.¹²

La principale pièce à conviction est sans doute la description des activités des commerçants.¹³ L'inventaire commence par un rappel des chances que « Dieu » offre aux habitants de la région en les plaçant au milieu d'une vaste plaine à l'horizon infini, et un premier avertissement sur le caractère aléatoire, court-termiste et pré-capitalistique de leurs pratiques. Roth enchaîne sur le stéréotype de la vie réglée par le rythme des saisons, les dons de la nature variant selon le moment

vol. 16 : 1487 sq.).

11 En 1876, Karl Emil Franzos intitulait son recueil d' « images culturelles de Galicie, de Bucovine, de Russie méridionale et de Roumanie » *Aus Halb-Asien*, « Scènes de la Demi-Asie ».

12 MR p. 153 [p. 150].

13 MR p. 159 sq. [p. 153 sq.].

de l'année. Puis les marchands de Galicie semblent devenir des êtres fantastiques : le monde entier converge précisément vers cette petite région sous-peuplée, qui devient le point où se croisent toutes les marchandises et toutes les denrées de la terre. Ce nimbe de merveilleux permet à Roth de renverser les connotations habituelles du commerce comme facteur d'historicité : la profusion inouïe doublée d'une absence de toute stratégie capitaliste est évocatrice d'un Âge d'Or où les biens de la terre se donnent d'eux-mêmes aux Hommes inconscients.¹⁴ L'accumulation des denrées renforcée par l'opposition des origines géographiques suggère que la réalité concrète de l'espace s'abolit dans ce creuset – une topique qui, en vertu de ce qu'on pourrait appeler le théorème de Bajazet,¹⁵ invite à une annulation du temps au profit d'une sorte d'éternel merveilleux.

Mais le texte va plus loin : dans sa matière même, il suit des biais tendant à virtualiser les actions décrites, à les placer sous le signe d'une répétition indifférenciée qui va contre une interprétation événementielle des procès décrits. Cet aspect participe du caractère davantage descriptif que narratif du passage, rendu en français par l'emploi d'un imparfait qui, pour être le temps de la description, n'en est pas moins aussi celui de l'habitude et de la vérité générale. L'emploi de *handeln mit* plutôt que de verbes transitifs ou d'un emploi transitif du même verbe *handeln* place les marchandises dans une fonction strictement instrumentale et absolutise l'action de commercer. L'accumulation renforce ce déplacement : ne reste plus qu'une suite vertigineuse de groupes prépositionnels instrumentaux aux référents hétéroclites, qui induisent à la lecture une forme de découplage entre l'action de commercer et les produits dégradés au rang de supports indifférenciés de cette action. Les commerçants commercent, en général et sans distinction.¹⁶ La bigarrure merveilleuse des denrées échangées n'est que l'instanciation contingente d'une activité aveugle dès lors que c'est seulement la nature qui l'entretient. La conséquence de ce caractère opportuniste du commerce en pays de Cocagne, c'est l'impossibilité pour les commerçants de dégager des bénéfices stables.¹⁷ L'insistance de Roth sur ce point ne saurait être fortuite : venant d'un ancien compagnon de route du mouvement ouvrier, l'allusion à l'accumulation primitive du capital est transparente. Le commerce non-spécialisé, irrégulier et peu rentable de ces marchands nous renvoie à un mode d'échange pré-capitaliste. D'un point de vue marxisant, une telle contrée est une région en dehors de l'Histoire.

14 On n'insistera pas sur le caractère évidemment anti-historique d'une telle représentation, prototypique des phénomènes analysés par Eliade.

15 Principe de corrélation de l'écoulement du temps et de l'extension des distances en littérature : « L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps, car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. » (Racine, seconde préface à *Bajazet*). Par réciproque, si la Galicie est un hors-lieu universel, elle devient aussi un hors-temps.

16 C'est ce qui fonde le jugement sous les auspices duquel est placé tout le passage : « Nous disons une sorte de commerce, car ni ses marchandises ni ses usages ne correspondaient aux idées que l'on se fait du négoce dans le monde civilisé. Les négociants de cette région vivaient plutôt de hasards que d'affaires prévues, ils vivaient plutôt de l'impénétrable Providence que de spéculation commerciale » (MR p. 159 [p. 153]).

17 MR p. 160 [p. 155].

Nature et culture

Voir les armées entières et notamment les fringants officiers sombrer dans l'alcool et disparaître, c'est voir les agents de l'Histoire plier devant les forces de la Nature. C'est le sens du contraste entre les appels à l'aide des hommes que le marais engloutit et que « personne n'entend », et le chant des grenouilles et des alouettes, qui emplissent cet espace où se perdent les hommes. L'image du « dialogue du ciel et du marécage »¹⁸ implique que ces deux forces cosmiques se trouvent dans un tête-à-tête que nul, et notamment pas l'Humanité, ne vient troubler. Si le dialogue peut se déployer sans être perturbé, c'est que les paysages de la Galicie sont des paysages littéralement inhumains, où seules les créatures du marais et du ciel ont droit à la parole.

La langue joue à cet égard un rôle important :¹⁹ du point de vue d'un représentant de la classe germanophone dominante ne se connaissant pas de nationalité, le « ruthène » est la langue de l'altérité radicale et fantasmée, une langue que le grand-père slovène aurait comprise s'il l'avait entendue.²⁰ Plus que d'exactitude linguistique, il s'agit ici d'un fantasme des origines : le monde slave est le monde pré-historique d'où la famille Trotta a été arrachée par la bataille de Solférino. Ce caractère préhistorique est illustré par l'agraphisme symbolique des Ruthènes : les rues n'ont ni noms ni numéros.²¹ On ne peut évoluer dans un tel environnement que si on le connaît déjà. À la logique de compilation qu'incarnent les rapports politiques reçus par le préfet s'oppose la logique d'accoutumance implicite du pays des marais. Roth ne mentionne les progrès de Charles Joseph en ruthène que lorsque celui-ci se retire dans les forêts de Chojnicki, tandis que c'est son ignorance de cette langue qui revient au-devant de la scène lorsque, quelques semaines plus tard, le même personnage a repris l'uniforme. Encore faut-il relever que les seuls mots de ruthène que Charles Joseph connaissent sont justement et symboliquement « Dans l'Éternité. Amen »:²² le ruthène, langue où l'Impératrice n'est pas morte, est jusqu'au bout la langue de l'éternité et de l'ordre théologico-politique. Tout le destin de Charles Joseph se résume dans le fait qu'ayant voulu apprendre la langue qu'il croit être celle de ses ancêtres afin d'annuler l'entrée de sa famille dans l'histoire, il n'apprend à y dire qu'une formule rituelle invoquant l'éternité... au moment de mourir d'une mort aussi indubitablement historique que triviale. Même le monde slave finit par s'engager dans l'Histoire, qui est aussi l'Histoire de la lutte des classes. En témoigne la grève des ouvriers ruthènes. L'ironie de Roth veut que ce nouveau monde, celui où va bientôt résonner l'Internationale, apparaisse dans la foulée du constat émerveillé des officiers ébahis par l'ouverture du casino et

18 MR p. 161 [p. 155].

19 Pour une analyse antérieure de cette question, voir Eric Santner, *op. cit.*, p. 51.

20 MR p. 80 [p. 75]. La scène se passe certes avant le transfert de Charles Joseph, mais ce sont les mêmes chansons dont il est question p. 153 [p. 150] et dont on apprend qu'elles sont en ruthène. La juxtaposition indistincte des confins nord, sud et est de la monarchie montre combien le monde slave est d'abord un monde fantasmé, un continent des origines à jamais disparues.

21 MR p. 163 [p. 158]. Notons que les ancêtres slovènes étaient justement qualifiés d'illettrés quelques pages plus haut (157 [151]).

22 MR, p. 384 [p. 390]. *Laudetur Jesus Christus – In saecula, amen* ou *In aeternum, amen*. Il semble qu'il s'agisse là d'une formule de bénédiction répandue chez les populations catholiques et uniates d'Europe orientale.

l'arrivée du Rossignol de Mariahilf : « le monde entier était devenu différent ». La civilisation urbaine qui offre les chansons du Rossignol aux officiers apporte aussi l'Internationale aux ouvriers ruthènes. Ce bouleversement se cristallise autour de la page 214,²³ où pour la première fois les voix des hommes, celles de la politique, parviennent à éclipser le chant naturelle du marais. La description vertigineuse des conditions de travail misérables des ouvriers, construite dans l'opposition spatiale entre l'obscurité froide et délétère de l'usine et l'extériorité lumineuse et musicale de la nature, est une gigantomachie qui se clôt par l'entrée des Ruthènes dans l'Histoire :

Des étrangers arrivaient qui rédigeaient des affiches, organisaient des réunions, vous expliquaient la Constitution et les défauts de la Constitution, vous lisiez des extraits de journaux, parlaient toutes les langues du pays. Ils faisaient plus de bruit que les alouettes et les grenouilles : les ouvriers se mirent en grève.²⁴

On notera ici la succession de verbes différents, tous transitifs, dont la combinaison ainsi que le sémantisme télique appellent une lecture « événementielle » de la phrase : il se passe quelque chose, une suite d'événements précis se déroule et permet un résultat dont la réalisation langagière est elle-même hautement intéressante, puisque les ouvriers ne « font pas grève » : ils « se mettent en grève », avec dans l'original allemand la construction « ils commencèrent à faire grève » : c'est bien au commencement de quelque chose que l'on assiste. La phrase, notons-le, s'ouvre sur la mention d'« hommes étrangers ». Effectivement, les leaders tchèques et viennois du mouvement ouvrier accomplissaient des tournées dans les provinces pour sensibiliser à leur combat les classes ouvrières tenues à l'écart des développements politiques récents. Mais ces hommes étrangers ont bien sûr une valeur symbolique : comme le Rossignol de Mariahilf, l'aubergiste Brodnitzer ou Kapturak, les sociaux-démocrates viennent du dehors. Sur ce point, la vision marxiste rejoint l'imaginaire conservateur : l'étincelle, la dissension, la mort sont toujours exogènes. Mais c'est bien du dedans de l'usine, opposé au dehors de la nature, que vient la misère sans laquelle il n'y aurait pas eu grève. On peut y voir une marque de lucidité sur l'intenabilité du fantasme autarcique et anti-historique de la Double Monarchie. Même la nature doit finalement plier face à la lutte des classes. Mais cette défaite de la nature n'est pas sans ambiguïté, puisque les ouvriers sont d'abord et avant tout nostalgiques de cette innocence perdue, de ce non-temps duquel ils ont été chassés.

Par ailleurs, les « étrangers » sont polyglottes : eux ne nourrissent aucun fantasme sur la langue des origines, ils soumettent le choix de l'idiome aux conditions optimales de communication d'un

23 [p. 212 sq.].

24 Fremde Männer kamen, schrieben Plakate, veranstalteten Sammlungen, erklärten die Verfassung und die Fehler der Verfassung, lasen aus Zeitungen vor, redeten in allen Landessprachen. Sie waren lauter als die Lerchen und die Frösche : Die Arbeiter begannen zu streiken. [p. 213]

L'apparition du passé simple dans la dernière phrase de la traduction de B. Gidon rend certes bien compte du bouleversement qui survient, néanmoins, pour les raisons exposées plus bas, je considère que tous les verbes du passage pouvaient et devaient être interprétés comme ponctuels. De même, le « vous » impersonnel qui apparaît dans la traduction et la tire vers l'habituel n'a pas d'équivalent dans l'original allemand.

contenu à des destinataires – le contraire en somme de Charles Joseph.²⁵ Il est significatif de voir qu’eux n’ont aucun problème à prêcher le matérialisme historique dans toutes les langues, là où l’officier ne saura jamais qu’invoquer l’Éternité dans la langue des paysans. Ce plurilinguisme est aussi un renvoi symbolique à la Pentecôte : les marxistes « parlent en langues » pour annoncer la fin de l’ordre ancien et la bonne nouvelle d’un âge nouveau où le salut est offert à l’Humanité toute entière. C’est une eschatologie révolutionnaire qui s’esquisse ici, celle d’une histoire linéaire, du rachat de la Chute, de la clôture d’une parenthèse inaugurée par la perte du paradis.

Le cosmos contre l’Histoire

Il est d’autant plus intéressant de se pencher plus précisément sur la force qui s’oppose en dernière instance au réveil de l’Histoire : la nature. La page 214 nous donne à voir une nature qui est véritablement celle de l’Âge d’Or :

Tout autour s’étendaient des champs couverts de cette bénédiction qu’est le blé doré, remplis de l’incessante stridulation des grillons, ainsi que des marais d’un vert sombre retentissant sans cesse du joyeux tapage des grenouilles.²⁶

À ces couleurs s’oppose le « gris » de l’usine, qui fait d’autant plus souffrir les ouvriers que les papillons parviennent à s’y glisser. La digression impressionniste remplit donc une visée programmatique qui se retrouve quelques pages plus loin, lors du face-à-face entre l’armée et les manifestants :

Un complet silence la suivit. L’espace d’une seconde, on put discerner les voix pacifiques de ce midi d’été. À travers la poussière soulevée par les soldats et par la foule, à travers la légère odeur de poudre que dégageaient les cartouches tirées, on perçut la bienfaisante chaleur du soleil couvrant la terre. Soudain, le hurlement aigu d’une voix de femme déchira la quiétude de midi.²⁷

À nouveau, nous assistons à la rupture d’un environnement phonique naturel et à la suspension du temps, sous l’effet d’un signe de douleur et de peur du côté des Hommes. À nouveau et contrairement à ce qui se passait encore quelques dizaines de pages plus haut, ce cri est « entendu », et c’est ce qui provoque la tragédie. Mais ces quelques phrases se caractérisent surtout par une

25 Sur le maintien de tendances socialisantes dans *La Marche de Radetzky* sur cette question du rapport de Charles Joseph à l’Histoire, cf. Kathi Tonkin, *March into History : From the Early Novels to Radetzky and Die Kapuzinergruft*, Rochester, Camden House, 2008, p. 201.

26 Ringsum dehnten sich Felder, durchzirpt vom unaufhörlichen Gesang der Grillen, und dunkelgrüne Sümpfe, ständig widerhallend vom fröhlichen Lärm der Frösche. [p. 212]

27 MR p. 255. Allemand : Hierauf wurde es ganz still. Eine Sekunde lang konnte man alle friedlichen Stimmen des sommerlichen Mittags hören. Und man spürte das gütige Brüten der Sonne durch den Staub, den die Soldaten und die Menge aufgewirbelt hatten, und durch den verwehenden leichten Brandgeruch der Patronen. Auf einmal schnitt die helle, heulende Stimme einer Frau durch den Mittag. [p. 255].

cristallisation synesthétique des impressions de couleurs, de parfums et de sons qui, malgré le contexte éminemment dramatique de la scène, suscite manifestement une sensation de plénitude. Cela procède à la fois du sémantisme des adjectifs utilisés, qui renvoient au calme et à la bienveillance (*still*, rendu par « silence », *friedlich*, « pacifique », *gütig*, « bienfaisant », *leicht*, « léger », par opposition à *hell*, « aigu » et *heulend*, « hurlant » ou au verbe *schneiden*, « couper, trancher », cf. « déchira »), mais aussi de la présence d'indices de complétude quantitative (*alle*, « tous » : dans l'original, on discerne « toutes les voix pacifiques du midi ») et qualitative (*ganz*, « complet »), qui font disparaître toute discordance. Signalons enfin le *choix d'une forme impersonnelle* (*man*, « on »), qui est fréquemment le marqueur du sujet pensant²⁸ dans un passage au style indirect libre, mais dont l'élucidation est parfois (comme ici) hautement problématique et tire l'interprétation vers une lecture générique qui induit la convergence ou l'annulation des points de vue distincts au profit de la participation à une brève expérience épiphanique commune. Ce passage permet également de revenir sur le rôle du soleil, clef de voûte en même temps que dernier reste de l'ordre anti-historique. Le soleil est le symbole d'un ordre cosmique inviolé car inviolable, imperturbable. On trouve une description tout à fait semblable p. 335 sq.,²⁹ avant et pendant l'audience à Schönbrunn. À la fin de l'échange, l'espace semble empli du chant des oiseaux, qui a donc pris des proportions miraculeuses.³⁰ Bien sûr, il s'agit là d'un décor pour accueillir une scène de *deus ex machina* – encore faut-il prendre l'expression au pied de la lettre : François Joseph est le représentant du droit divin sur terre et gouverne effectivement « par la Grâce de Dieu ». Or, le chant des oiseaux nous renvoie justement à saint François d'Assise, patron de l'Empereur et figure cruciale de l'imaginaire contre-réformateur sur lequel se fonde le discours habsbourgeois du droit divin. C'est donc à une scène « en majesté » que nous assistons.³¹ L'Empereur est mis en scène dans un décor qui rappelle son statut de représentant sur terre de l'ordre cosmique que la nature ensoleillée manifeste tous les jours à l'Humanité entière. L'Empereur, dans un passage en focalisation interne, s'inquiète de ce gazouillement qui suscite chez lui une perte de mémoire.³² Ce dernier point est particulièrement intéressant, puisque si la mémoire est la perpétuation dans le présent de la conscience d'un temps déjà révolu, elle est aussi la conscience du temps qui passe. L'impression d'immortalité et d'atemporalité qui se dégage de l'Empereur est largement due à ses trous de mémoire qui lui font confondre les générations et se perdre dans le dénombrement des décennies : le souverain retient la moindre anecdote, mais il oublie les événements historiques. La mémoire de François Joseph ne défaille que pour le calcul du temps qui passe et pour l'estimation des grandeurs historiques. Et lui-même attribue ces symptômes

28 Ou, en toute rigueur, de « l'expérient », la personne concernée par un phénomène cognitif quel qu'il soit.

29 p. 337 sq. de l'allemand.

30 MR p. 340 [p. 343].

31 Sur tout ce point, on se reportera à la section *Il romanzo politico : natura lapsa e imperium* de l'ouvrage de Claudio Magris, *Lontano da dove, Joseph Roth e la tradizione ebraico-orientale*, Torino, Einaudi Reprints, 1977, notamment aux p. 189-195.

32 MR p. 341 [p. 343].

à la répétition de scènes idylliques atemporelles où le cosmos se donne à lui dans toute sa beauté et son immédiateté.

Temporalité et point de vue

Outre la scène à Schönbrunn, la préfecture de W..., que nous découvrons sous le soleil des dimanches d'été identiques d'une année sur l'autre, et que nous quittons sous des tombereaux de pluie funèbre, montre que la Galicie n'a pas l'apanage de ce rapport entre l'Histoire et la météorologie. Mais c'est en Galicie que se réalise la symbiose entre vie sociale, forces naturelles et anhistoricité. La place de la nature dans cette construction imaginaire est symptomatique de ce que Ruskin appelait *pathetic fallacy*, cette illusion conduisant à projeter des états de conscience sur le spectacle de la nature. L'originalité de Roth à cet égard est double : d'une part, cette construction revêt un caractère expressément politique, on l'a vu avec les nombreuses traces de réflexion marxisante. Mais surtout, Roth, tout en jouant pleinement le jeu de cette construction, n'en est pas dupe et nous distille les signaux pointant justement le caractère fallacieux de cet imaginaire. Le fantasme du non-temps est le fait de Charles Joseph et renvoie à un trait de caractère du personnage. On le voit dès la scène du dimanche chez le père, où l'on passe de la répétition éternelle des dimanches à un « et c'était l'été »³³ qui, en toute rigueur, ne peut être vrai que s'il n'y a pas à W... de dimanches autres que les dimanches d'été... à moins que le narrateur n'adopte le point de vue de quelqu'un qui n'est là que l'été, ce qui fait de Charles Joseph le seul candidat possible. De fait, c'est bien de son point de vue qu'est dépeinte la scène qui suit, celle de l'interrogatoire. Là encore il y a contradiction entre le caractère supposément cyclique de la scène et les références précises qui impliquent qu'il s'agit d'un événement unique : cet événement est donc vécu comme l'occurrence singulière d'un rituel perpétuellement renouvelé. Dès son apparition, Charles Joseph se montre donc sous l'aspect d'un jeune homme épris de non-linéarité du temps et désireux de ne pas sortir de ces grandes vacances qui sont pourtant définies comme des pauses, des parenthèses à l'intérieur d'un cursus linéaire. De la même manière, il n'y a de dimanche que parce que les autres jours sont ouvrables, et le rêve d'un dimanche perpétuel de la vie relève clairement du fantasme escapistes. L'enfance et l'adolescence ont pour Charles Joseph tous les attributs de l'Âge d'Or des anciens, l'immutabilité fantasmée, la cyclicité, la nature proluxe, l'amour heureux – mais ce ne sont que des dimanches entre deux semaines, des vacances entre deux années : le temps dont Charles Joseph ne veut pas sortir n'existe que du fait de celui qu'il veut fuir.

Ce temps qu'il veut fuir, par moments, s'impose irrésistiblement à ceux qui voudraient détourner le regard. De tels moments correspondent notamment aux quelques passages du roman où Roth emploie le présent (la découverte du jeu, les premières dettes, les femmes³⁴), mais ce sont aussi des moments où le monde statique ou cyclique de Charles Joseph vacille : c'est la découverte de la

33 MR p. 32 [p. 27]. À noter que les actuelles éditions allemandes ne mentionnent pas de renvoi au paragraphe avant le premier « Und es war Sommer », contrairement à ce qu'on trouve en français.

34 Respectivement, MR p. 218 ; 222, 226 ; 228 [p. 217 ; 221, 225 ; 227]. Le passage p. 226 [p. 225] est rédigé du point de vue de Wagner. Tous les autres passages au présent dans l'œuvre correspondent à des affects de Charles Joseph.

métropole, c'est la contraction d'engagements sur l'avenir (dettes), mais c'est aussi la première expérience de lutte des classes, puisque le premier passage au présent dans le roman, et de très loin le plus long, est la visite au gendarme Slama après l'annonce de la mort de sa femme, le premier amour de Charles Joseph, visite au cours de laquelle le mythe de l'appartenance de tous les militaires de l'Empire à un même corps vole en éclat devant la réalité des rapports hiérarchiques entre le gendarme trompé et le jeune officier qui ressent une animosité dont il peine à comprendre la cause.³⁵ Charles Joseph fait donc simultanément l'expérience de la mort d'un être cher et de la conflictualité sociale, et ce double démenti infligé au rêve des dimanches de la vie s'écrit au présent. Le présent manifeste l'évidence brutale, cinglante et intangible d'un fait qui s'impose irrésistiblement à l'esprit d'un personnage qui aurait voulu le nier. À la violation des règles de la narration que Roth respecte dans le reste du roman correspond le dessillement passager sur la réalité de la conflictualité des rapports sociaux, sur la maturité que l'on cherche, sur l'avenir qu'on hypothèque, bref : sur le caractère illusoire de l'irénisme anhistorique dans lequel le personnage se complaît. L'hypotypose vaut ici dévoilement : elle arrache le fait irréductible et brutal à sa gangue de discours pour le placer immédiatement sous les yeux d'un personnage trop enclin, comme on le dirait familièrement, à « se raconter des histoires »... pour ne pas voir l'histoire, que ce soit la sienne propre ou celle du monde condamné auquel il appartient. Le présent est le temps de la négativité irréductible qui vient démentir le rêve d'une existence hors des réalités du temps.

La Marche de Radetzky est le roman d'un rapport individuel et collectif au temps, celui de Charles Joseph et celui d'un régime qui partagent le déni de leur propre historicité. L'Autriche se conçoit comme éternelle, héritière de Charlemagne et par là même de Rome, incarnation d'un principe théologico-politique qui ne saurait être soumis au devenir historique autrement qu'au détour de quelques vicissitudes passagères. Les Trotta, arrachés à une vie pré-historique lors de la bataille de Solférino, ne connaîtront de l'Histoire de leur pays que son déclin. Le paradoxe cruel est que l'idéologie anti-historique de la monarchie ne leur devient accessible qu'à l'instant où ils perdent ce qu'ils pouvaient percevoir comme une anhistoricité ô combien plus authentique. Le discours anti-historique est donc intrinsèquement illusoire et nostalgique à la fois. Le mythe est une prison mentale qui voue cette famille au doute et plus tard – lorsque l'élan des temps héroïques est passé et qu'il ne reste plus de la préhistoire aucun souvenir de première main – au malheur. Toute la vie de Charles Joseph est une recherche du non-temps perdu, mais qui ne saurait être retrouvé. Sa quête désespérée est celle d'une porte de sortie, d'une répétition dans l'autre sens du geste de son grand-père, répétition qui survient finalement sous les balles russes, un seau d'eau à la main. La leçon de Joseph Roth, tout nostalgique qu'il ait été cet auteur, est qu'on ne franchit pas une deuxième fois le seuil de l'Histoire, si ce n'est pour mourir – en ce sens, Charles Joseph et l'Autriche mourront certes de l'Histoire, mais aussi – et tout autant – de leur refus de la vivre.

35 MR, p. 67 à 77 [63 à 72].